

sonneurs publics. Aussi, après avoir parlé de Mme Craven, dirai-je un mot des bons romans français.

Oui, on représente la France comme un foyer d'impureté, comme une sorte de sentine pestilentielle, Paris comme la Babylone moderne. Mme Craven fait, à cet égard, la réflexion suivante qui répond à cette accusation :

“ Paris contient deux villes si différentes l'une de l'autre que celui qui n'en connaît qu'une seule peut affirmer avec une égale vérité, suivant celle dont il parle, qu'il n'en existe point dans l'univers de plus dissipée, de plus folle, de plus perverse, ou bien qu'il n'en est pas de plus recueillie, de plus exemplaire, de plus énergiquement pieuse, charitable et active dans le bien.”

On peut en dire autant de la France littéraire, et la phalange des auteurs moraux et honnêtes possède des écrivains qui, pour le talent, le style, le charme de l'invention, l'emportent sur les chefs de l'école naturaliste et athée. Inutile d'ajouter qu'au nombre des écrivains moraux, Mme Augustus Craven occupe une des premières places. Quelques détails biographiques sont nécessaires pour apprécier la nature de son talent.

Mme Craven appartenait à la famille de la Ferronnays où les traditions de foi religieuse et politique, d'honneur et de vertus privées se léguaient de génération en génération, et faisaient en quelque sorte partie de l'héritage laissé par les pères à leurs enfants

La famille de la Ferronnays était nombreuse : sur onze enfants, quatre furent enlevés en bas âge, sept vécurent et sont les personnages dont Mme Craven s'est faite l'historiographe émue dans le *Récit d'une Sœur*. Pour bien faire comprendre quel était le milieu où s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse de notre auteur, voici une page écrite par M. de Meaux, après la mort de Mme Craven, et publiée dans le *Correspondant* du 10 avril dernier :

“ Là revivait la famille tout entière : Le père d'abord, rentrant en France avec les Bourbons et rapportant de l'émigration la fidélité sans les rancunes. Lorsqu'il avait été jeté soudain de la vie de cour dans la vie politique, il s'était trouvé à l'aise au milieu des institutions représentatives, parce que la fierté du gentilhomme l'avait préparé d'avance à l'indépendance du citoyen. . . . Bientôt frappé de nouveau par une révolution qu'il n'avait pas dépendu de lui de conjurer, il monta plus haut encore : ainsi que Fénelon le disait d'un autre homme de qualité, “ il eut avec Dieu “ un procédé net et plein d'honneur, comme il l'avait toujours eu